

AURORE

Un long filet d'argent ondule à l'horizon,
L'indécise lueur sourit au vert gazon,
A la rose frileuse, aux rideaux du ciel pâle.
Sur la fleur qui s'éveille, une goutte d'opale
Mêle son chaste éclat aux premiers feux du jour,
Et la voix du pinson, tendre comme un amour,
Jette sa note vive à la vague lumière.
Écoutez : la nature à Dieu dit sa prière :
Fauvettes et bourreux, tous les jaseurs oiseaux,
Roulent leurs trilles fiers en des refrains nouveaux.
Mais, par de là les prés des brumeux Laurentides,
Empourprant la nue et les vagues limpides,
L'astre du jour, prenant lentement son essor,
Majestueusement montre sa crête d'or ;
Et les chœurs bercés au rythme poétique,
De leur salve d'amours, de chants et de musique,
Gazouillent en buvant des rayons de soleil.
Sur les crans du rivaige où la mouette grise
Sébat dans le parfum du salin qui la grise,
La lame aussi s'éveille, et déferlant sans lois
Au concert des oiseaux mêle sa grande voix ;
Partout l'on voit renaître un travail sans relâche,
Le laboureur au champ s'en va remplir sa tâche,
Le troupeau vient brouter le thym qui le séduit,
Tout frissonnant qu'il est des baisers de la nuit ;
Le papillon couvert d'une goutte azurée,
Secoue en s'envolant son aile diaprée ;
Le passereau prudent becquète dans le grain
Ce qui, de ses petits, apaisera la faim ;
Les grands bœufs somnolents commencent leur ouvrage,
Et crénelés de rocs, là-bas, l'humble village
Se réveille et s'anime au son de l'angelus.

J. Archambault

LA DERNIÈRE FLEUR DE MAI

A mon cousin Emery Beaulieu

Je ne la vis qu'une fois, et pourtant sa figure si douce et si souriante, je ne l'oublierai jamais.

C'était par un beau soir de juillet. A l'ombre d'un grand chêne, je me reposais des fatigues de la journée quand, accompagnée d'un jeune homme, elle apparut à mes yeux, pour la première fois.

Tous deux descendirent la côte, et jasant comme des oiseaux, se dirigèrent vers la petite rivière. Ils sautèrent dans une vieille embarcation : une poussée légère les éloigna du bord.

Je suivis attentif, leurs gestes, leurs mouvements. Comme ils paraissaient heureux ! Que c'était beau de les voir confiants, heureux, voguer sur l'onde murmurante, qui par son chant harmonieux, semblait vouloir bercer leurs amours !

Au premier détour de la rivière, ils disparurent à mes yeux. Pendant quelques instants, je restai là, pensif, le regard perdu dans l'infini.

Tout-à-coup, je tressaillis : les doux zéphyrs du soir m'apportaient les accents émus d'un chant triste et mourant. Deux voix unies, deux voix douces et fraîches, dans le calme du soir, redisaient ce suave refrain : "O mon ami, ainsi que fait le lierre, je veux mourir où s'attache mon cœur."

Je prêtai une oreille attentive à ce chant que l'écho répétait tout bas dans le lointain ; mais bientôt, les voix s'éloignèrent, les mots m'arrivèrent moins distincts, et je ne compris plus que ce dernier vers :

"Je veux mourir où s'attache mon cœur."

Dans ce chant, où la voix de la jeune fille tremblait d'émotion, était contenue toute la candeur naïve d'un amour naissant. Que d'ivresse pour celui qui le chantait avec elle, ce suave refrain ! Heureux, mille fois heureux, celui à qui une femme a donné la primeur de son amour, cet amour si pur, si dévoué, et qui sait le conserver toute sa vie !

Quinze jours plus tard, le jeune homme partait pour le collège.

Entre eux, jamais il n'avait été échangé un mot d'amour et pourtant, cette séparation leur fut cruelle à tous deux.

La voiture est prête : les adieux sont terminés, et déjà le jeune homme touche au marche-pied de la voiture. Tout-à-coup il se retourne, s'approche de la jeune fille, et d'une voix émue :

— Elise, dit-il tout bas.

— Qu'est-ce ? mon ami.

— Je veux mourir où s'attache mon cœur.

* *

L'année scolaire s'écoulait tranquillement.

La jeune fille se souvenait toujours des dernières paroles de celui que l'éloignement rendait encore plus cher. Ces paroles étaient pour elle une bien douce consolation ; c'était un chant qui la faisait vivre d'espérance : comme ils seraient heureux de se revoir aux prochaines vacances ! Ces mots, que tout bas elle aimait à répéter, à son retour il les lui disait encore avec quel bonheur.

C'est par un beau soir de mai. Frémissant sous les doigts de son maître, la lyre a résonné, et les couples rayonnants, tourbillonnent dans une atmosphère chargée de parfums. Emportée par les accords enivrants de l'orchestre, cette fraîche jeunesse présente le spectacle trompeur d'un bonheur sans mélange.

Retiré à l'écart, dans l'embrasure d'une fenêtre, un jeune homme contemple ce tableau mouvant qu'il voit pour la première fois. Bientôt son regard s'attache à une seule personne et la suit avec anxiété. Parfois un sourire comprimé vient effleurer ses lèvres, mais son regard rivé sur un même objet, trahit une inquiétude vague.

Ce malaise apparent, cesse avec les derniers accords de l'orchestre.

— Jamais je n'ai rencontré si mauvais valseur. lui dit une jeune fille en souriant.

— Pourtant, mademoiselle...

— Non, je valsais contre mon gré... il n'en eût pas été ainsi, si c'eût été vous.

— Je regrette, mademoiselle, de ne connaître pas la danse et vous plains bien sincèrement d'avoir pour vous accompagner encore moins qu'un mauvais valseur.

— Ne parlez pas ainsi, je ne voudrais à aucun prix changer mon sort ; sans vous, je ne goûterais ici aucun plaisir, vous le savez bien.

— Je me souviendrai longtemps de ces paroles, mademoiselle.

— J'en serai la plus heureuse, et le souhaite de tout mon cœur.

Le pauvre jeune homme, il ajouta foi à ces paroles mielleuses ; il ne douta même pas qu'on pouvait le tromper : il se crut aimé. Alors, dans son esprit passa l'image douce et souriante d'une autre jeune fille qui l'aimait et qu'il avait aimée. Il eut comme un remords : avait-il le droit d'en aimer une autre ? Il hésita...

Vaincu par le sourire de cette nouvelle déesse qui se flattait, intérieurement, à la perspective d'une conquête de plus :

— Je puis bien l'aimer, se dit-il, puisque jamais je n'ai échangé mon cœur.

Et il oublia le jour où, tremblant d'émotion, il avait murmuré : "Je veux mourir où s'attache mon cœur."

* *

Le mois de mai arrive à son terme.

— Elise, tu ne renouvelles pas les fleurs devant l'image de la Madone ?

— Non, maman, pas aujourd'hui. Je n'ai plus qu'une fleur à lui offrir, et ce sera pour le dernier jour de mai.

— Quelle est cette fleur, ma fille.

— Mère, je crains de vous affliger ; mais je sais combien vous êtes bonne chrétienne et j'ose vous demander une dernière faveur.

— Une dernière faveur, mon enfant ? Parle, je souffre, je ne te comprends pas.

— Ma bonne mère, Dieu attend de vous le plus grand des sacrifices.

— Mon enfant, achève, quel est ce sacrifice ?

— Mère, c'est celui de votre fille : je veux me consacrer pour toujours à la cause divine.

A ces mots, la mère leva vers le ciel ses yeux mouillés de larmes et, se jetant dans les bras de sa fille :

— Mon Dieu ! dit-elle, que votre sainte volonté soit faite.

* *

— Richard, veux-tu chanter : "Je meurs où je m'attache."

— Bien volontiers, mon ami, répondis-je, et aussitôt je commençai :

C'était le soir, la discrète charmille,
De ses parfums, embaumait l'alentour ;
Et j'écoutais, naïve jeune fille,
Ses doux serments, son éternel amour.
Il murmurait...

Je me retournai : mon ami pleurait.

— Qu'as-tu ? mon ami. Tu pleures ?

— Richard, te souviens-tu du soir du bal ? de cette jeune fille que je conduisais ? Eh ! bien, Richard, elle ne m'aime plus... elle ne m'a jamais aimé.

— Pauvre ami, que tu es à plaindre !

— Au moins, Richard, toi qui es heureux, sois-le pour nous deux.

— Mon pauvre ami, ne regrette pas un cœur indigne de tien : sur la route, il se rencontrera encore des cœurs nobles et généreux, qui te feront oublier ce martyr d'un jour. Espère.

— Non, Richard, plus de bonheur possible pour moi ; car je ne puis plus désormais, croire à un amour vrai.

— Dans ta souffrance, n'oublie pas, mon ami, qu'un jour tu fus sincèrement aimé. As-tu jamais douté de l'amour de cette noble enfant ?... Ne crois-tu pas qu'il puisse s'en rencontrer une autre comme elle ?

— Richard, celle-là était un ange... et jamais... jamais je ne me pardonnerai de l'avoir fait souffrir. Oh ! si seulement je savais que, dans le cloître où maintenant elle doit vivre et mourir, elle garde en son cœur un bon souvenir de moi !

A. Beaulieu.

PETITE POSTE EN FAMILLE

NOTA.—Nos aimables collaboratrices, nos zélés correspondants, nous pardonneront que nous n'ayons pu répondre jusqu'ici à leurs lettres, dont quelques-unes sont en souffrance depuis plus d'un mois.

Si Josué vivait encore !...

Mlle Violette, Montréal.—Sous les haies fleuries, à travers les parfums les plus suaves, perce celui de la Violette timide. Pourquoi se blottit-elle si frileusement, quand tout s'épanouit dans les champs, sous la feuillée ?... A-t-elle déserté la Patrie Aimée ?

Mlle M.-L. D., New-York.—La Violette s'est dérobée : est-ce que nos gracieux chantres ailés l'ont suivie en sa retraite ?... Avez-vous reçu les documents demandés, envoyés le jour même de la réception de votre aimable missive ?

A.-H. de Trémandan, Montmartre (Assa).—Reçu toutes vos bonnes lettres et envois quelconques. Tout aura son tour. Expédiez-nous vos touchantes légendes.

Mlle Robertine.—Que de fois avons-nous prié, supplié, afin que tout manuscrit pour l'imprimerie ne soit pas écrit sur les deux faces du papier ! On ne doit écrire que d'un côté du feuillet. Nous serons forcé de faire comme les autres imprimeurs : jeter au feu les articles écrits des deux côtés du papier. Des remords nous prennent au moment de l'autodafé... nous étoufferons, un jour ou l'autre, ces remords intempestifs ! Il nous faut aussi, avons-nous dit cent fois, le nom et l'adresse de ceux qui nous envoient leurs compositions. Ce ne doit pas être chose bien... cruelle, que de donner son adresse et son nom ?...

A.-H. de Tr., Montmartre.—Reçu votre carte postale du 13 juin, qui m'a causé grand plaisir. Ainsi vous êtes Canadien : il est vrai qu'il suffit de lire votre superbe Saint-Jean-Baptiste pour s'en convaincre. Je vous félicite de tout mon cœur : vous écrivez en un style excellent, comme on sait écrire d'ailleurs au Canada.

Baron K. de V.—Pardonnez-moi si je n'ai pas rendu compte de ce que vous nous avez remis : hélas ! je suis si